DE L'INFLUENCE
DU MORAL
SUR LA PRODUCTION DES MALADIES.

TRIBUT ACADÉMIQUE,

Présenté et soutenu a la Faculté de Médecine de Montpellier, le 22 Mai 1809,

Par J. AMOUROUX, de Castelnau,
Département de Lot et Garonne,

Membre de l'Athénée médical et de la Société d'Histoire naturelle de Montpellier.

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Imaginatio ad morbos inferendos concurrit, inducendo animi passiones. . . . Hoffmann.

A MONTPELLIER,
chez Jean MARTEL aîné, imprimeur de la faculté de médecine, près l'hôtel de la préfecture, n.° 62.

1809.

Aux auteurs de mes jours,

A. AMOUROUX, mon père,
Et M. CHARRETIER, ma mère.

Puisse l'hommage, que je vous rends de cet opuscule, être à jamais le gage assuré de mon attachement et de mon respect!

Au savant respectable
qui m'honora de son amitié,

A. GOUAN,
PROFESSEUR HONORAIRE,
DANS LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

J. AMOUROUX.



DE L'INFLUENCE DU MORAL SUR LA PRODUCTION DES MALADIES.

Le nombre des maladies qui accablent les hommes est incalculable ; les recherches des nosologistes ont toujours été insuffisantes, surtout lorsqu'ils ont voulu les présenter toutes sous une classification méthodique.

L'homme réuni en société éprouve sans doute plus de maladies que l'homme sauvage ; il semble que le rapprochement les multiplie, leur fait changer de forme, les complique sous une foule de rapports.

Les mœurs, les coutumes, les habitudes détruisent souvent l'organisation physique ; le trouble dans les idées, la fougue des passions, le délire de l'imagination, le choc habituel des affections de l'âme, le dérangement de la pensée, dépravent les humeurs, désunissent les liens par lesquels la nature a sagement combiné tous les systèmes qui composent le corps humain.

Le plus grand nombre des pathologistes ont recherché la cause des maladies en général, dans des substances matérielles ; ils ont presque toujours négligé l'influence du moral, peut-être croyaient-ils que l'organisation physique ne pouvait être affectée

que par des substances de même nature ; de-là, cette matière peccante (1), ces molécules morbifiques (2), ces esprits animaux dérangés (3) ces miasmes répandus dans l'atmosphère (4), etc. etc.

Cependant, l'observation prouve tous les jours que diverses impressions intellectuelles donnent naissance à des maladies très-graves, qui souvent conduisent à la mort.

Abandonnant les causes physiques des maladies, je veux m'arrêter seulement aux causes morales ; c'est pour cela que je rechercherai, 1.° en quoi consiste l'état moral de l'homme ; 2.° comment les affections morales influent sur la production des diverses maladies ; 3.° quelles sont ces maladies ; 4.° quels sont les moyens à employer dans ces divers cas.

Mais, comme mon dessein est plutôt de remplir un devoir envers les célèbres professeurs de la faculté de Médecine de Montpellier, que de donner un traité complet sur cette matière ; on me pardonnera, si je passe rapidement sur un objet qui mériterait des études et des réflexions bien plus étendues.

PREMIÈRE QUESTION.

En quoi consiste l'état moral de l'homme ?

Le moral de l'homme se trouve dans la prédominance de toutes les fonctions de l'être pensant réuni à la matière animalisée ; ainsi, lorsque les sensations auront donné lieu aux idées, au jugement, au raisonnement ; lorsque l'imagination se créera des fantômes, donnera naissance à des êtres factices ; lorsque les passions attacheront la volonté, fixeront les désirs à tel ou à tel objet, détermineront à des actes plus ou moins licites, tous ces divers états composeront la moralité de l'homme.

---

(1) *Vid.* Sydenham.
(2) *Vid.* Gaubius.
(3) *Vid.* Le Camus.
(4) *Vid.* Fouquet, traduct. de Lind.

Les auteurs les plus profonds ont toujours cherché à connaître quelle est la nature de cet être qui produit en nous la pensée, et qui détermine la morale. Moyse, auteur inspiré, dit que l'homme est un composé de boue, sur lequel le souffle de la Divinité imprima la vie, et produisit la pensée (1).

Pythagore, voyant dans l'homme un abrégé de l'univers, admit plus d'un principe intelligent, afin de diriger toutes les opérations dont le corps est susceptible : selon lui, l'âme s'étend du cœur au cerveau ; et la partie qui est dans le cœur, est celle d'où viennent les passions, au lieu que la raison et l'intelligence résident dans le cerveau (2).

Selon Platon, l'homme est un être formé d'un corps composé de matière fluide ou solide résultant de la combinaison des quatre substances élémentaires : l'air, l'eau, la terre et le feu ; à ce corps, se joignent deux âmes ; l'une d'elles réside dans le bas-ventre ; c'est l'âme sensitive qui excite aux passions, et tend sans cesse vers la conservation, et vers la reproduction de l'individu ; l'autre plus sublime, plus relevée, siége dans le cerveau : elle reçoit toutes les sensations, forme toutes les idées, elle seule s'élève jusqu'à la Divinité, elle donne des règles à la morale, elle dirige et soutient la vie, elle abandonne le corps au moment de la mort (3).

Galien admet, dans le corps humain, trois âmes : l'une *raisonnable* qui est renfermée dans le cerveau ; la seconde, *irascible* qui réside dans le cœur, et la troisième, *sensitive* qui a sa place dans le foie : la première produit la pensée ; la seconde excite aux grandes vertus comme aux belles actions ; la troisième est bornée à la concupiscence : Galien laisse croire

---

(1) *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem.* Genes. Cap. II. Vers. VII.

(2) Histoire de la médecine, pag. 91.

(3) *Thimæus.*

à Platon que l'âme raisonnable est immortelle, mais il dit très-positivement que les deux autres périssent avec le corps (1).

Épicure attribuait la formation de tous les êtres comme celle de tout l'univers, au concours, à la réunion d'une foule d'atomes doués de vie qui, dans leurs divers mouvemens, formaient non-seulement les êtres organisés, mais encore celui qui, en eux, produisait les sensations et la pensée (2).

Paracelse croyait que chaque homme avait deux corps : l'un physique et élémentaire que l'on voit, que l'on touche, et qui fut primitivement tiré de la terre ; l'autre invisible et céleste qui tire son origine des astres (3).

Les grands philosophes de nos jours ont admis et prouvé la distinction entre la matière formant le corps de l'homme et l'âme spirituelle qui l'anime, ce qui faisait dire au cardinal de Polignac.

« Sans doute la figure, la situation, le mouvement com-
» muniqué, seraient des propriétés de l'esprit s'il était lui-
» même matière ; et vous ne pourriez le reconnaître sans ces
» mêmes propriétés » (4).

« Notre âme, dit Buffon, n'a qu'une forme très-simple, très-
» générale, très-constante ; cette forme est la pensée : il nous
» est impossible d'apercevoir notre âme, autrement que par
» la pensée : cette forme n'a rien de divisible, rien d'étendu,
» rien d'impénétrable, rien de matériel ; donc, le sujet de
» cette forme, notre âme, est indivisible et immatérielle. Notre
» corps, au contraire, et tous les autres corps ont plusieurs
» formes ; chacune de ces formes est composée, divisible, va-

---

(1) *De mutuâ consecutione animæ et corporis*, lib.

(2) Diogène-Laërce, *in vitâ Epicurii.*

(3) Histoire de la médecine, pa5. 805.

(4) « *Ergò figura, situsve aliquis motusve foret mens materiæ, si mens*
» *appendix aut modus esset noscere nec mentem posses sine dotibus illis* ».
Antilucretius.

» riable, destructible; et toutes sont relatives aux différens » organes avec lesquels nous les apercevons » (1).

« Notre âme, dit d'Aguessau, enchaînée dans les liens du » corps et comme courbée vers la terre, ne se releverait » jamais, si la science ne lui tendait la main pour la rap- » peler à la sublimité de son origine » (2).

Mais, par quels moyens, la matière unie à l'âme peut-elle participer à ses affections? Ou bien, comment cette même matière peut-elle, en jouissant de la sensibilité, les réfléchir sur cet être spirituel?

Hippocrate, en décrivant le cœur et les vaisseaux chez l'homme, reconnaît parfaitement l'existence de l'âme qui, toute spirituelle, préside aux fonctions; mais, dans le livre où il traite des alimens, il admet un être intermédiaire auquel il donne le nom de *nature. Elle suffit seule*, dit-il, *aux animaux pour toutes choses, ou leur tient lieu de tout. Elle sait d'elle-même tout ce qui leur est necessaire, sans avoir besoin qu'on le lui enseigne, et sans l'avoir appris de personne;* il lui attribuait des facultés particulières; *c'est*, dit-il encore, *par ces facultés que tout est administré dans le corps; ce sont elles qui font passer le sang, les esprits et la chaleur dans toutes les parties qui reçoivent, par ce moyen, la vie et le sentiment* (3).

Barthez admit, comme Hippocrate, cet être intermédiaire; mais il lui donna le nom de *principe vital*, parce que c'est lui qui donne la vie à la matière, et la rapproche de l'âme par la sensibilité qu'il lui imprime; c'est lui qui soutient, qui dirige les fonctions, lors même que la pensée n'y est point dirigée. Mais le principe vital est-il un être particulier? C'est ce qu'il n'ose avouer, quoiqu'il ne manque pas d'énumérer toutes ses qualités (4).

---

(1) Histoire naturelle.

(2) De la science du magistrat.

(3) Histoire de la médecine, pag. 115.

(4) Nouveaux élémens de la science de l'homme.

Le Camus, dans son ouvrage sur la médecine de l'esprit, cherche à établir le rapport entre l'âme et le corps, par la communication des esprits animaux, êtres dont on n'a jamais prouvé l'existence, mais qui, selon lui se trouvent dans les ramifications nerveuses ; et allant ainsi de la superficie du corps où les sensations agissent, jusqu'au cerveau qui est le siége de l'âme, sont continuellement en mouvement afin de transmettre ces mêmes sensations au *sensorium commune* (1).

Cabanis admettant que le mouvement, la sensibilité, la pensée et toutes les fonctions vitales du corps, proviennent d'une même source qui est le cerveau, ne voit d'autre influence du moral sur le physique, et *vice versâ*, que l'action du cerveau sur les organes et de ceux-ci sur le cerveau ; en sorte qu'en analysant sa manière de raisonner, on peut dire qu'il établit sans cesse l'action de la matière sur la matière. Ce qui laisse aux difficultés toute leur force (2).

Bichat, en suivant une idée lumineuse de Grimaud, admit une vie animale qui embrasse les fonctions des sens, des muscles et des nerfs, et une vie organique qui agit sur les viscères et les organes de la circulation, des sécrétions et de la nutrition ; mais il a confondu les fonctions de la vie avec la vie même (3.)

Notre célèbre professeur Dumas, après avoir divisé la matière en brute et organique, donne pour caractère à la seconde d'avoir en elle-même les propriétés de la vie, les principes du mouvement, la disposition à se reproduire, la tendance au développement, de recevoir l'impression des objets extérieurs, d'être capable de sensation, de concentration, d'excitation, d'assimilation, d'action spontanée etc. etc. (4)

Le corps de l'homme, disait Fouquet d'après Galien, est

---

(1) *Vid.* Maladies de l'esprit.

(2) Rapports du physique et du moral chez l'homme.

(3) De la vie et de la mort.

(4) Élémens de physiologie.

semblable aux forges de Vulcain dont les soufflets étaient eux-mêmes doués de la vie.

Le corps de l'homme étant donc composé d'une organisation matérielle et d'un être spirituel, ces deux substances si disparates ne peuvent réagir l'une sur l'autre qu'au moyen de la vitalité ; puisque le corps, dans l'état de cadavre, ne participant plus de la vie, ne peut pas se mettre en communication avec l'être pensant, et celui-ci à son tour ne peut plus dans cet état ranimer le cadavre.

Mais comme la vie elle même ne se prononce que par la sensibilité, on peut dire que les nerfs jouissant de cette propriété à un degré supérieur, doivent être regardés comme les agens propres à transmettre les affections extérieures à l'être pensant, et par leur moyen les affections morales doivent réagir sur tout le corps.

Cela posé, je puis examiner la seconde question.

DEUXIÈME QUESTION.

Les affections morales influent-elles sur la production des maladies ?

Afin de résoudre cette question, je dois avant tout exposer succinctement les diverses opérations de l'esprit.

Le corps doit, en raison de sa sensibilité, recevoir l'action médiate ou immédiate des objets qui l'environnent ; ce qui produit la *sensation*. L'on sait qu'aucune pensée n'existe sans une sensation quelconque directe ou indirecte. D'une ou de plusieurs sensations il en résulte *l'idée*, c'est-à-dire, l'image d'un objet qui se retrace à l'esprit au moyen de la mémoire

L'attention de l'âme sur la nature, la convenance ou la disconvenance des idées ; l'affirmation ou la négation sur leurs qualités, produisent *le jugement*, *le raisonnement*, *les axiomes*; *les principes* et de-là *la vérité*.

Mais l'esprit peut en conséquence de diverses sensations se représenter des objets factices, objets qui n'existent que dans la vraisemblance et dans un état merveilleux ; ce sont alors des Dieux qui gouvernent l'univers; ce sont des héros bien au-dessus de la valeur ordinaire ; c'est le palais d'Armide construit dans un clin d'œil et bientôt livré aux flammes ; c'est enfin le produit de *l'imagination* qui dans son délire peut quelquefois fixer *l'attention*, surtout lorsqu'elle est accompagnée des élans du génie et de tout le coloris que l'esprit peut fournir.

Les écarts de l'imagination conduisent nécessairement aux *passions* ; lorsque l'esprit trop occupé d'un objet dans lequel il peut se complaire, lorsque la volonté se détermine pour toujours à le vouloir, à le posséder, à en savourer la volupté, alors *la passion* dirige entièrement *l'âme*, et le corps se prête aux actions nécessaires afin de parvenir à la jouissance.

Descartes dit que la principale cause des passions est l'émotion produite par la présence d'un objet qui plaît ou qui déplaît (1).

Locke, en analysant les passions, observe « qu'on ne saurait » trouver de passion, qui ne soit accompagnée de désir ; la » haine, la crainte, la colère, l'envie, la honte, etc., ont » chacune leur inquiétude, et par là opèrent sur la volonté ; or, » partout où il y a de l'inquiétude il y a du désir, car nous » désirons nécessairement le bonheur, et autant que nous sen- » tons de l'inquiétude, il est certain, que c'est autant de bon- » heur qui nous manque, selon notre opinion, dans quelque état » ou condition que nous soyons d'ailleurs (2). »

« On est passionné, dit Helvétius, lorsqu'on est animé d'un » seul désir, et que toutes nos pensées sont subordonnées à » ce désir (3). »

Il faut des passions aux hommes ; sans elles les lois, les sciences, les conquêtes, la douce harmonie de la société n'exis-

(1) *De passionibus.*

(2) Essai sur l'entendement humain, liv. II. chap. XXI.

(3) De l'esprit pag. 613.

teraient pas ; et la vie ne serait qu'un triste apanage qui rangerait l'homme à côté de la brute.

Ce sont les grandes passions qui forment les héros et les savans ; ce sont les passions paisibles qui fixent les liens de la société, qui entretiennent ces rapports heureux à travers lesquels les plus douces jouissances viennent s'épanouir ; les passions désordonnées troublent l'existence et dérangent les fonctions de l'esprit.

Je pourrais diviser les passions en douces, irascibles et extravagantes.

La raison applaudit souvent aux passions douces ; c'est elle qui fait le charme de l'amitié, qui soutient le délire de l'amour, qui s'afflige voluptueusement dans la pitié, qui ranime la tendresse, qui charme la douleur.

La *raison* est le tempérament des passions ; toujours exaltée, elle soutient les passions irascibles chez le héros et les savans, elle les conduit à travers tous les dangers, elle les détermine aux travaux les plus longs, les plus pénibles, et les fait triompher.

La raison s'égare dans les passions extravagantes ; elle cède ses droits au délire, à la fureur : alors toutes les facultés de l'esprit sont confondues, la passion seule s'annonce comme une faible lueur au sein des ténèbres.

Les passions les plus douces peuvent souvent devenir irascibles et même extravagantes, si elles éprouvent des obstacles : ainsi la mort de Patrocle excita Achille au combat, comme son amour pour Briseis avait allumé sa colère contre Agamemnon. L'amour qu'Armide avoit conçu pour Renaud, celui que Didon éprouvait pour Énée, se changèrent en fureur, par l'obstacle que le sort opposa à leurs désirs.

L'avare passionné pour son trésor, se méfiant de tous ceux qui l'environnent, jouissant dans son inquiétude, devient bientôt furieux, si sa cassette lui est enlevée.

Si le savant se voit ravir des idées qu'il avait ingénieusement

conçues, il se trouble, s'égare, et perd quelquefois la faculté de penser.

Mais pourquoi faut-il que les passions deviennent le germe de diverses maladies, et que la mort termine souvent une scène qui semblait promettre les résultats les plus heureux (1)?

Le héros au milieu des conquêtes, soutenu par sa passion, trouve souvent au sein même de la gloire le dérangement de sa santé.

Le savant entouré des productions de la nature, d'autant plus passionné que les objets se multiplient à mesure qu'il les conçoit, s'épuise dans ses recherches; ses forces s'affaiblissent, le marasme et la mort l'arrêtent souvent au milieu de sa course.

Le jeune homme épris d'amour, languit auprès d'un objet aimé; éperdu par le trouble de son imagination, il semble se faner comme la fleur que la charrue arrache; douces émotions, sentimens délicieux que la vertu rendait encore plus précieux: vous vous perdez dans le trouble de son âme, la vie s'éteint et ne laisse que des regrets impuissans.

Si, comme nous l'avons déjà observé, les nerfs jouissant de la sensibilité à un degré supérieur forment la communication entre la matière organisée et l'être pensant, il paraît juste de conclure que le dérangement dans la pensée devra se réfléchir sur les organes, et par opposition, leurs affections physiques devront tendre à troubler les idées.

Si l'on fait néanmoins attention que les personnes insensées par idiotisme, parce que leur cerveau est mal organisé, ne perdent pas leur embonpoint, qu'elles engraissent au contraire, qu'elles éprouvent même des désirs pour la reproduction,

---

(1) *Quæ quidem medicè considerata docent, in animi motibus impetuosas dari agitationes, quæ in principio cogitante, hujusque adeò officinâ primùm natæ, inde in reliquum corpus protrusæ . . . . atque hinc universæ œconomiæ humanæ fundamenta concutere queant.* Gaubius, p. 276.

comme pour leur conservation ; qu'au contraire celles qui deviennent insensées par de fortes passions, ne se nourrissent pas, maigrissent, tendent au marasme, à la phthisie, à la consomption, sans doute on aura des preuves très-convaincantes de la réaction de l'être pensant sur l'organisation même du corps.

Mais ces affections seront toujours relatives au tempérament du sujet : ainsi prenons pour exemple un jeune homme sanguin, et supposons-le animé d'une passion forte, il éprouvera d'abord une tendance considérable du sang vers le cerveau ; cet organe étant opprimé, la chaleur intérieure deviendra plus intense, et la phrénésie se déclarera.

Si c'est un homme à tempérament bilioso-pituiteux, dont la passion soit contrariée, il arrive dans un accablement qui le tue, sa gaîté disparaît, la respiration est gênée, la maigreur s'empare de lui, une toux continuelle le fatigue, et la phthisie se déclare.

Qu'un tel individu jouisse d'un tempérament mélancolique, alors des idées sombres et lugubres le poursuivent sans cesse; il fuit la vue des hommes, il mène une vie languissante et pénible, il dessèche à vue d'œil, et déjà le poignard est prêt. . . . Tristes compagnes des passions, trouble, langueur, fureur, désespoir, ah ! fuyez . . . ! Le malheur sera-t-il toujours l'apanage des mortels, et des mortels passionnés !

TROISIÈME QUESTION.

Quelles sont les maladies produites par les affections morales ?

Les passions peuvent produire ou renouveler toutes les maladies qui affectent les divers systèmes qui composent le corps humain ; mais parmi ces maladies, celles qui attaquent le système nerveux sont les plus communes; ainsi depuis le spasme jusqu'à la manie, on peut constamment observer leurs effets.

Tous les médecins connaissent l'observation que Plutarque, Galien, Lucius et plusieurs autres ont rapportée au sujet d'Antiochus, et les moyens qu'Erasistrate employa pour le guérir. « Antiochus, devenu éperdûment amoureux de Stratonice, » épouse de Séleucus son père, arriva dans une maladie de » langueur par l'excès de sa passion ; Erasistrate observa que » toutes les fois que Stratonice entrait dans la chambre d'Antiochus, cela le mettait dans un grand trouble, que sa voix » s'abaissait, qu'il lui survenait une rougeur extraordinaire au » visage, qu'il avait les yeux étincelans, une légère sueur et » le pouls plus ému ; et que Stratonice s'étant retirée, tous les » accidens disparaissaient peu à peu. Erasistrate n'eut pas de peine » à découvrir son amour ; il le déclara à Séleucus, et ce roi » ne balança pas de céder Stratonice à son fils, afin de lui » conserver la vie (1). »

Galien rapporte qu'ayant été appelé pour une femme qui était malade, il observa qu'elle était livrée à des insomnies depuis plusieurs jours, qu'elle s'agitait continuellement dans le lit, tandis qu'il n'apercevait aucun mouvement fébrile : il jugea que cette femme était éperdûment amoureuse d'un certain Pylade, puisqu'au seul nom de ce jeune homme, le visage ne changeait pas beaucoup, mais le pouls s'agitait, devenait inégal, ce qui annonçait un grand trouble dans l'esprit (2).

Galien donne encore l'observation d'un homme riche qui était accablé de tristesse et non de maladie, parce qu'il ne pouvait pas gérer ses affaires comme il l'aurait voulu ; ce qui dérangeait extraordinairement le pouls (3).

Qu'il me soit permis de présenter une observation dont un ami qui m'est bien cher est le sujet, et qui prouve parfaitement

---

(1) Histoire de la médecine, pag. 294.

(2) *De prœcognitione, cap. VI.*

(3) *Loco citato.*

l'influence des affections de l'âme sur la production des maladies.

Douce et agréable passion de l'amour, vous vintes enflammer son âme dans le délire de sa jeunesse ; il obéit à votre impulsion, et il fut heureux, parce que le vrai bonheur ne peut se trouver que dans cette vive émotion du cœur, dans ce paisible accord qui succède à la crainte, et que la vertu couronne en attendant la jouissance. Mais des circonstances pénibles, des obstacles auxquels il ne devait pas s'attendre, vinrent tout-à-coup s'opposer à son bonheur ; il sentit les peines que l'amour entraîne après lui, et il crut sa félicité toute évanouie.

Il éprouva d'abord une anorexie telle qu'il en résulta un amaigrissement total ; la respiration devint très-pénible, une toux continuelle semblait préluder la phthisie, et tous les médecins qu'il consultait craignirent pour ses jours. Néanmoins les hémorroïdes qui se déclarèrent améliorèrent son état ; elles donnèrent une grande quantité de sang, ce qui l'affaiblit considérablement, et le laissa dans une langueur continuelle : cet état l'empêcha de se livrer à aucune occupation sérieuse ; les hémorroïdes se suspendirent pendant quelque temps, et il se trouva dans son premier état ; elles parurent encore, et dès-lors il éprouva des hémorragies nasales et des vomissemens d'un sang noir, qui l'affaiblirent extrêmement. Il n'est pas douteux que cette quantité de sang ne fût fournie par la veine-porte ; mais ce qui parut extraordinaire, c'est que ces vomissemens survinrent au milieu de l'hiver : ils paraissent encore à divers temps, et il sent leur approche par des coliques violentes, par des inappétences, par des langueurs et des accablemens qui se succèdent. Les divers remèdes qu'il a employés ne l'ont jamais soulagé ; et je suis persuadé qu'il ne sera parfaitement rétabli que lorsqu'aucun obstacle ne s'opposera à son bonheur.

Une femme très-honnête, mais abandonnée de son mari, et en proie à la maladie vénérienne qu'il lui avait communiquée, éprouvait des syncopes, des mouvemens hystériques, des con-

vulsions, toutes les fois que par inadvertance on prononçait le nom de cet époux infidèle et brutal, et elle ne revenait de cet état qu'à mesure que l'on cherchait à distribuer ses idées sur des objets indifférens.

On a vu une femme forcée à faire le divorce avec son mari, qu'elle avait beaucoup aimé, tomber dans une attaque d'épilepsie en présence des juges, et cette attaque se renouvelait toutes les fois qu'elle parlait de son abandon.

Le système utérin se trouve souvent dérangé par des passions tristes : une femme en proie à des chagrins violens causés par le dérangement dans la moralité de son mari, éprouva une leucorrhée extrêmement pénible, que l'on regarda comme une blennorrhagie, suite du libertinage de son époux ; en conséquence on la soumit au traitement mercuriel, mais en vain : l'écoulement persista toujours. On crut que les remèdes avaient été mal administrés, et l'on pensait à les reprendre, lorsqu'un médecin prudent avertit que cette maladie était produite par des affections morales, et qu'il n'y avait d'autre ressource pour la guérir, que la bonne conduite de son mari, et surtout son retour sincère vers une épouse légitime.

Les maladies goutteuses s'exaspèrent aussi dans des mouvemens de colère ; j'ai connu un goutteux qui éprouvait de nouvelles attaques de goutte, lorsqu'il s'abandonnait à des chagrins, à des inquiétudes, à des peines d'esprit.

M. Lalaurie, praticien distingué, a bien voulu me faire part de l'observation suivante.

B. D. âgé de 45 ans ou environ, d'une stature gigantesque, d'une constitution molle, d'un tempérament éminemment nerveux, d'une sensibilité extraordinaire, peut-être acquise ou au moins renforcée par des excès en différens genres, d'un esprit vif et cultivé, d'une imagination ardente, ambitieux de réputation, et il faut le dire à son honneur, de considération, s'était abandonné avec trop peu de réserve aux premières impulsions de la révolution ; il s'élança dans la carrière des prêtres assermentés, et ne

put être modéré. Le 18 brumaire ayant mis fin à la révolution et rappelé tous les proscrits, l'opinion publique fut pour les prêtres déportés qui avaient sacrifié à leur conscience et leur tranquillité et leur fortune.

B. D. alors atteint de la goutte dont il avait eu plusieurs attaques, mais toujours fixes et régulières, ainsi que cette dernière fois, ne fut plus reconnaissable dans sa vie privée; de gai et d'enjoué qu'il était, il devint sombre, taciturne et silencieux; on ne tarda pas à reconnaître en lui quelques gestes et quelques paroles extraordinaires; il parla de remords, et dès ce moment, repassant sa vie antérieure, il cessa d'espérer en la miséricorde de Dieu et dans l'indulgence des hommes; son imagination s'exalta à un point qu'il ne vit que diable et enfer; inutilement les personnes les plus considérables dans l'opinion publique, les prêtres les plus estimables et le plus en crédit se rapprochèrent de lui, cherchèrent à le ramener à d'autres sentimens et lui firent espérer que sa pénitence ferait oublier ses fautes et le rendrait plus estimable aux yeux de Dieu et des hommes. Sa tête qui discutait encore au milieu de tant d'orages d'une manière piquante sur tout autre objet, se perdit sans retour, et le fit tomber dans le marasme auquel il succomba, après deux ans d'une manie constante et quelquefois accompagnée d'un désespoir furieux.

Que d'observations ne pourrais-je pas ajouter à celles que je viens d'exposer, si je me proposais un traité complet sur cette matière? Il me suffira d'observer, en général, que l'apoplexie est souvent déterminée par diverses affections de l'âme; que le rhumatisme, que la goutte doivent leurs plus forts paroxismes à ces mêmes affections; que les fièvres ataxiques et adynamiques sont souvent produites par de fortes passions et surtout par la terreur, par la frayeur, par des chagrins cuisans; que les maladies convulsives tirent leur origine d'une trop grande contention d'esprit sur des objets abstraits et que l'homme ne peut atteindre; que la manie enfin et la folie sont presque toujours

dues à de fortes affections de l'esprit, comme l'a très-bien exposé Pinel dans son traité de la manie.

Gaubius, dans son traité de pathologie (1), dit avec raison que la joie immodérée occasione l'insomnie, le trouble dans la pensée et souvent l'apoplexie; que l'amour malheureux produit l'inquiétude, la langueur, l'anorexie, la chlorose, la mélancolie; que la colère excite les muscles, les nerfs, le sang, la bile même: de-là, les inflammations, la fureur, les fièvres ardentes, le dérangement des premières voies.

La haine, au regard triste, conduit à la fièvre lente, à la maigreur, à la cachexie; elle diminue les forces vitales, le pouls est lent et petit, les humeurs se coagulent, la nutrition ne se fait qu'avec peine: de-là, la diarrhée, le squirre, l'ictère, l'hydropisie, la léthargie, la catalepsie.

La crainte affaiblit les forces musculaires, alors les membres deviennent tremblans, les muscles sphincters se relâchent, la transpiration insensible est suspendue: de-là, la pâleur, le desséchement, le marasme.

La terreur, plus pernicieuse que toutes les autres affections, en agitant fortement le système nerveux, produit des spasmes, des convulsions, la stupeur, l'épilepsie, la palpitation, la difficulté de respirer, l'avortement, la fièvre puerpérale.

QUATRIÈME QUESTION.

Quels sont les moyens à employer dans ces divers cas.

Les médecins parviennent bien souvent à guérir les maladies causées par un dérangement dans les humeurs, dans les solides dans les nerfs même, lorsque leur seule organisation est lésée par des spasmes, par des compressions, par des ruptures;

(1) Pag. 278.

mais lorsque l'état moral ou passionné réagit sur l'organisation, alors la difficulté augmente, et le médecin se trouve souvent dans l'imposibilité d'employer des moyens efficaces contre de pareilles maladies.

Galien avait cherché à traiter les maladies de l'esprit ; mais en parcourant son ouvrage, on est étonné de voir qu'il ne parle aucunement des moyens à employer contre les maladies qui, produites par les passions de l'âme, affectent néanmoins le corps. Son ouvrage peut être considéré comme une hygiène morale, comme une suite de préceptes, pour choisir un homme, un ami dont les conseils puissent rectifier la raison, et conduire sûrement dans la pratique de la vertu (1).

Gaubius, après avoir énuméré les maladies auxquelles le trouble de l'esprit peut donner lieu, observe qu'il est très-difficile d'en établir le traitement, à moins que le malade ne jouisse de sa première tranquillité, puisque ces mêmes maladies présentent toujours un état alarmant, toutes les fois que ce trouble n'est pas appaisé; il conseille alors au médecin de s'occuper beaucoup de la physiognomonie, qui peut être pour lui un moyen puissant pour reconnaître les divers degrés des mouvemens de l'âme.

Afin de traiter avec succès les maladies qui affectent le corps, en conséquence des affections de l'âme, il faut d'abord les considérer, 1.° dans le premier dérangement des facultés intellectuelles, et tandis que la raison est seulement altérée ; 2.° dans l'attention continuelle de l'esprit, qui fait que le corps arrive dans un état maladif ; 3.° dans l'aliénation totale, et lorsque le corps est entièrement dérangé, à raison du peu d'équilibre entre les fonctions vitales et animales : alors il y a complication des vices du corps et de l'âme.

Lorsque le sujet se livre à la tristesse, au chagrin, il faut que le médecin sensible emploie tous les moyens possibles pour

---

(1) *De cognoscendis et curandis animœ morbis.*

l'en retirer ; il doit lui présenter les choses sous l'aspect le plus consolant, lui donner toujours de l'espoir ; et si cela ne suffit pas, il doit lui faire sentir le danger qu'il y a pour lui de se livrer à l'inquiétude, et lui faire envisager qu'en perdant l'équilibre de l'âme, il occasione le dérangement du corps.

Verloof donne, pour cela, des conseils qui peuvent être étendus; il dit qu'un médecin, dans ces sortes de cas, doit être vrai et sérieux, qu'il doit souvent éviter toute sorte de raisonnement, tâcher ensuite de sympathiser avec le caractère et le sentiment du malade, partager avec lui les chagrins, tâcher, sans indiscrétion, de découvrir la source de ses peines ; et enfin, lorsqu'il l'aura découverte, discuter brièvement et avec vérité le motif de ses chagrins ; il doit lui exposer, avec le ton de l'amitié et de la confiance, qu'il a tort de se chagriner ; le convaincre, par des raisons qui puissent le fléchir, et lui faire avouer, s'il se peut, qu'il est dans l'erreur, et de s'en rappeler, toutes les fois que les chagrins l'occuperont. Cela fait, le médecin doit laisser le malade à ses réflexions.

Thérapie

Mais dans le second cas, c'est-à-dire, lorsque le corps est malade en conséquence des affections de l'âme, si les conseils sont inutiles, il faut quelquefois avoir recours aux remèdes narcotiques qui guérissent cette faiblesse produite par les affections de l'âme, comme ils remédient à celle des vaporeux ou aux affections hystériques ; car dans l'un et l'autre cas, cet état est dû à la concentration des forces, ce qui fait que l'usage des narcotiques les distribue aux parties qu'elles avaient déjà abandonnées.

Il n'est pas d'affection où l'on doive avoir plus d'égard à l'influence réciproque de l'âme sur le corps, que dans le délire fébrile ; je ne considérerai ici que celui qui est symptomatique : il est des cas où ce délire ne doit pas être traité, et c'est lorsqu'il est critique. Hippocrate négligeait le délire symptomatique produit par une métastase d'humeurs morbifiques, lorsqu'il jugeait qu'il était utile pour la résolution de la maladie ; Sydenham

a observé que l'affection de la tête était nécessaire pour la crise des pleurésies essentielles.

On doit employer deux sortes de remèdes contre le délire fébrile symptomatique, savoir : les excitans et les calmans; leur administration doit être remplie, suivant la prévision qu'a le médecin du sommeil qui termine le délire; car le sommeil peut être doux et tranquille, et alors on donne les excitans pour l'empêcher; c'est la seule règle qu'on doit suivre. On donne les calmans dans la rémission de la fièvre, alors ils sont plus utiles en empêchant l'influence des parties éloignées sur la tête; mais, comme ils peuvent aussi déterminer une plus grande congestion d'humeurs vers la tête, le médecin doit discuter avec sagacité, s'il y a plus à craindre des suites de l'irritation produite sympathiquement sur le cerveau, que de la congestion augmentée sur ce viscère par les calmans; on doit donc ordonner les excitans, lorsqu'ils sont plus utiles en empêchant la congestion qui peut se faire sur le cerveau, que dangereux en augmentant l'irritation; on doit encore ordonner les excitans, lorsqu'il y a une affection soporeuse à prévenir; ils rappellent le ton des parties : après ces remèdes, on peut ordonner les sinapismes, les ventouses même scarifiées, mais toujours selon l'état du sommeil.

Le médecin doit savoir prévenir à temps les causes qui peuvent perpétuer le délire; il doit être ingénieux pour présenter à son malade des objets qui effacent ceux qui le produisent; car il ne suffit pas d'employer les remèdes avec art, il faut encore attaquer l'âme avec adresse. Ainsi, lorsque le délire est prêt à se déclarer, il faut fixer l'attention du malade sur un objet qui lui plaise; mais, lorsqu'il est avancé, il faut exciter l'esprit par la musique, par la lecture, par des mouvemens brusques, par une vive lumière. Tous ces moyens autrefois employés avec art sont entièrement négligés aujourd'hui.

Il ne faut pas s'opposer aux erreurs du malade, mais savoir

se prêter à l'objet constant de son délire. Si les passions ont entièrement renversé les idées, si la raison n'use plus de ses droits, en un mot, si le sujet est devenu maniaque, le médecin emploîra vainement les remèdes. C'est pour cela que Pinel a blâmé, avec raison, ces moyens cruels que l'on avait inventés pour réprimer les insensés, tels que les chaînes, les corselets de fer, les bains froids, les cachots, etc. etc. Cet auteur vraiment philantrope a pensé que l'on devait établir un traitement moral, et il l'a prouvé par une foule de cures certaines (1); néanmoins, au milieu de ce traitement moral, il faut observer qu'il est des fous que l'on doit nécessairement contrarier, d'autres qu'il faut conduire avec douceur, d'autres, enfin, avec lesquels il faut raisonner. Serez-vous honnête avec ceux qui sont devenus extravagans par des idées de religion? Pinel donne des exemples terribles qui nécessitent des répressions continuelles. Brusquerez-vous ceux qui sont fous par amour? Je pense que le seul moyen est de savoir faire les fous avec les fous, commme dans l'usage ordinaire de la vie, on fait des hommes tout ce que l'on veut, en cherchant à dire comme eux, en abondant dans leur sens.

Ainsi, les passions douces veulent la jouissance, les passions irascibles désirent la victoire, les passions extravagantes veulent la consolation; les premières s'éteignent au sein du plaisir, les secondes se perdent dans la possession et les dernières s'adoucissent dans le sein d'un ami; mais que l'on y fasse bien attention, les fous ne veulent pas être trompés, l'apparence même d'une ruse les irrite et les rend intraitables; on peut même dire qu'ils sentent mieux que personne le juste et l'injuste, parce qu'ils ne se laissent pas aveugler par l'opinion que la raison aime tant à flatter aux dépens même de son propre avantage.

---

(1) *Vid.* traité de la manie.

FIN.